

Avant-garde ? Denis Roche, énergumène

Certaines phrases de cet entretien paraîtront polémiques. Qu'on se rassure, elles le sont. La poésie n'est ni un article de plage, ni un devoir de vacances. Ce n'est pas un jeu qui s'engage sur cette scène, c'est un combat et on peut constater, sinon la violence, du moins les éclats. Denis Roche se plaît à convoquer la provocation ; il pense en justifier la nécessité, s'adonnant volontiers à des excès de langue et d'écriture. Des noms sont cités. Ce sont moins des personnes que des tendances qui sont visées, les propos n'étant pas destinés à porter atteinte à leur œuvre ni à leur talent.

Entretien Denis Roche / Denis Fernandez-Recatala.

D.F.-R. : Nous pourrions commencer cet entretien en parlant de certains aspects de votre dernier ouvrage. Il s'agit d'une constante à privilégier la forme du livre, à en exposer la théâtralité. Ce qui me frappe dans ce livre et à son propos ce n'est pas que ce soit un livre d'après mais un livre d'avant, j'allais dire un livre baroque. J'ai pensé, en le lisant, à ce que pouvaient être les livres de Baltasar Gracian au XVII^e siècle et à une citation de Brecht : « Mais venons-en à l'architecture. De tous les arts, l'architecture lui est le plus cher. Pas de texte et ça vous a de l'allure. »

Éliminons l'architecture en citant Wittgenstein : « Ce qui peut être montré ne peut être dit. »

Denis Roche : Oui, c'est bien dit. C'est un peu ma préoccupation générale. Il me paraît évident que la littérature est un commentaire à n'en plus finir de la question du style. Qu'au fond, toute idée esthétique n'a affaire qu'à une seule chose, qui est la beauté et qu'à un seul comportement individuel qui est de *dire* cette beauté. Donc de commenter indéfiniment. La littérature, au contraire de tout autre art, et pour mettre en avant ce problème d'individuation, ne dispose que d'un moyen qui est

le même pour tous : la typographie. Tous les artistes inventent leurs formes. Ils ont des couleurs et des matériaux différents. L'écrivain a affaire à quelque chose de stéréotypé. C'est la typographie, la syntaxe, le sens, toutes choses qui sont collectives. Il y a là-dedans une espèce de contradiction qui m'a toujours paru de nature, au sens propre, affolante. Plus on veut être singulier et plus il faut entrer dans le détail, dans le labyrinthe de ce qui appartient à tous. D'où une complexité qui joue sur les frottements et les contradictions, d'où la nécessité du recours au baroque qui est l'exacerbation maximale des formes du style. L'artiste baroque ne montrant que cette exacerbation-là où il n'y a pas vraiment de sens proposé. Le baroque est une telle amplification du problème formel que ça submerge le reste. Mais il y a un os : je ne suis pas baroque. Cherchons ailleurs...

D.F.-R. : Je voyais autre chose. Quelque chose qui tenterait de recréer une unité. Quelque chose qui ferait coïncider les témoignages de la pensée (le texte) et de l'œil (le cadrage, le graphisme, le calligramme).

Denis Roche : Le calligramme est précisément la forme la plus outrancière du baroque littéraire.

Ce n'est plus qu'une forme dessinant quelque chose et le texte qui est dedans n'a plus de sens, plus de valeur. Ce qui a la valeur, c'est la découpe qui est donnée à ce texte. Le contenu d'un calligramme est assez quelconque littérairement. Symboliquement, c'est la vertu idéologique que j'attribue à toute écriture. Elle fait croire qu'elle utilise un sport de masse, et c'est un spasme de mort qu'on lira. L'écriture appartient à tout le monde, elle est exprimée par tous, sans arrêt, pour signifier quelque chose qui est de l'ordre du singulier. Quelque chose qui n'appartient à rien, qui ne peut être récupéré par rien, qui ne peut être compris par rien. Je ne dis pas par personne. Aucun secteur étiqueté de comportement ou de pensée de groupe (militant en somme) voulant proposer un contenu textuel précis ne peut s'emparer de ce comportement individuel. Tout écrivain doit être un Michel-Ange, ça ne peut pas être autrement.

D.F.-R. : Michel-Ange n'est peut-être pas un bon exemple pour illustrer...

Denis Roche : Il se fait commander des travaux par un pape, le dit pape vient regarder le travail en cours et Michel-Ange ricane. Le pape doit en passer par là.

D.F.-R. : Je voudrais revenir à ce que je considère être, chez vous, une fiction. Celle qui consisterait à faire coïncider ces deux niveaux ou ces deux modes d'expression que sont le dessin et le texte.

Denis Roche : Plutôt que le dessin, je dirais le geste. Pour les peintres, il n'y a pas deux gestes possibles qui soient strictement identiques. Or, quand on écrit, tous les gestes sont identiques. Nous tapons tous de la même façon sur les mêmes machines et sur le même papier, et pourtant j'ai toujours eu le sentiment qu'il y avait là quelque chose du geste du peintre. La machine est aveugle, et pourtant j'ai toujours le sentiment que, juste de l'autre côté, le geste de l'individu, le geste corporel a pu reparaitre. Ça tient à des choses très diffuses de l'ordre du rythme. Au rythme respiratoire, aux contre-rythmes imposés à la phrase, aux obsessions qui passent de façon inconsciente et très violente dans le texte, à la vitesse d'écriture, de frappe... Je suis persuadé que la machine est un amplificateur de même que l'appareil photo, tout mécanique qu'il soit et tout au millième de seconde qu'il fonctionne, joue le rôle de *haut-parleur* par rapport à la rétine.

D.F.-R. : Avec la différence que la machine, d'une certaine manière, est détentrice de l'alphabet. Elle nous le donne.

Denis Roche : Oui, bien sûr. C'est la contrainte et son intérêt. De même que le peintre de fresques travaille sur des résistances. On peut étendre le réseau des résistances. Le fait de donner un entretien à un journal comme *Révolution* ou à tout autre journal militant est aussi une façon d'opposer une résistance violente audit journal.

D.F.-R. : La résistance à qui, de qui, à quoi ?

Denis Roche : La résistance tient dans une espèce d'ambiguïté et de contradiction que tout écrivain ressent très violemment. Le fait d'avoir affaire à un corps constitué de sens et de compréhension (journal, université, la librairie française, un parti politique) fait que d'avance on sent une résistance de la part de celui qui est en face. Tout corps constitué joue d'une manière opaque. Il nous dit simultanément : nous n'avons pas besoin de vous pour fonctionner ; cependant, des comme vous, il en faut. Ensuite, nous ne comprenons pas ce que vous voulez dire, donc, il faut que vous nous l'expliquiez. Troisième chose, cette explication, qu'en faire ? Parce qu'aucune entreprise artistique ne change rien à rien et nulle part.

D.F.-R. : Si, ne serait-ce que sur un plan symbolique...

Denis Roche : Non ! Prenons le corps constitué le plus large, l'État (le pape). L'État n'a besoin d'aucun artiste en particulier, mais il a besoin de donner l'impression qu'il s'y intéresse.

D.F.-R. : La question des relations de la littérature et du pouvoir d'État est complexe. Elle circule dans les deux sens.

Denis Roche : Elle est contradictoire et elle le sera toujours en reproduisant toujours la même contradiction. À quoi servent Régis Debray ou Paul Guimard au PS ? Je ne parle pas de personnes, je parle de leur écriture. Ça n'est jamais de leur part créatrice dont le corps constitué a besoin. À quoi sert la part créatrice d'un Guillevic ou d'un Aragon au PCF ?

D.F.-R. : Ce qui est curieux, c'est qu'on pose cette question dans un sens et jamais dans l'autre...

Denis Roche : Mais il n'y a pas de raison...

D.F.-R. : Si, il y en a une très simple. Les hommes politiques s'emparent de la plume...

Denis Roche : Vous dites justement, ils se sont *emparés* de la plume...

D.F.-R. : Il y a une dialectique entre la poésie et la politique. La politique cherchant toujours à annexer le langage et la poésie cherchant à échapper à cette...

Denis Roche : Oui, mais quand un homme politique écrit, qu'écrit-il ? Il n'y a vraiment que Poirot-Delpech pour nous faire croire que Mitterrand est un grand écrivain.

D.F.-R. : Je ne pensais pas à ça...

Denis Roche : Quand François Mitterrand parle de littérature, de qui parle-t-il ? De Lamartine, à la rigueur de Jules Renard. Giscard d'Estaing parle de Maupassant. Et Georges Marchais ? Ils auront toujours un siècle de retard...

D.F.-R. : Non, ce que je voulais dire c'est cette volonté de certains hommes politiques à vouloir écrire. Il n'y a pas que Mao-Tsé-Toung qui a écrit des poèmes. Franco a écrit un roman. Napoléon... Saint-Just a écrit l'Organt et une pièce de théâtre...

Denis Roche : À la différence près que Saint-Just était un écrivain.

D.F.-R. : À ce propos, il y a quelques phrases de Gramsci qui

concernent précisément cette dialectique de l'écrivain et du politique...

Denis Roche : C'est passionnant mais c'est de l'utopie. Dante et Machiavel n'ont rien à faire avec le XX^e siècle. Encore moins avec le XXI^e. Aujourd'hui, on ne peut parler d'activité créatrice qu'en termes d'individu, singularité, contradiction absolue avec le reste : solitude. J'ajouterais : anarchie. Parce que ça ne peut pas coller avec des circuits, des utilisations, des exhibitions. Ce n'est pas une déclaration, c'est un constat des cinquante dernières années.

D.F.-R. : **L'écrivain demeure seul... Pourtant on ne peut omettre le rôle des avant-garde dont vous-même avez fait partie...**

Denis Roche : Le rôle des avant-garde est précisément de servir d'amplificateur à cette idée-là. Quand l'amplification ne se fait plus, cette avant-garde n'en est plus une. Il suffit de lire les premiers manifestes dadaïstes pour se convaincre de l'impossibilité d'une récupération. Je sais qu'elle se fait, mais après. Quand les écrits et les personnes ont changé. Pendant qu'une avant-garde le demeure, rien d'autre n'est exhibé que cette espèce de chaos des individus face aux réseaux. Un chaos introuvable, à l'image précisément de la « panthère parfumée » dont parlait Dante et à laquelle il identifiait le « vulgaire illustre »...

D.F.-R. : **Mais ce n'est pas là une politique culturelle.**

Denis Roche : Je ne pense pas qu'un artiste quel qu'il soit puisse être relié d'une manière ou d'une autre à une politique culturelle.

D.F.-R. : **J'en parle au sens large. Les avant-garde exposent un programme.**

Denis Roche : Le programme d'une avant-garde est de dire : on ne peut rien faire de nous. On pourrait le démontrer à propos des Futuristes eux-mêmes.

D.F.-R. : **Si je vous suis bien, une des fonctions de l'avant-garde serait de se rendre impraticable.**

Denis Roche : Exactement. Remettre en avant que tout artiste est par définition impraticable, moyennant quoi, la culture arrive ; les partis, l'État, les salons, les éditeurs arrivent. Ces instances culturelles sont des instances de diffusion. Que vont-elles diffuser ? Un contenu. L'intérieur d'un tableau, les compartiments d'une œuvre. Mais elles ne pourront jamais montrer la singularité d'une entreprise parce qu'elle est perdue dans ce qui est montré. Qu'est-ce qu'une exposition Klee à côté de l'idée Klee, du trait Klee ?

D.F.-R. : **Il demeure une écriture, la singularité d'une écriture. Vous dites vous-même dans l'introduction de votre dernier livre : « Qu'est-ce que la poésie pourrait bien être d'autre que militante ? »**

Denis Roche : En parlant de celle des autres.

D.F.-R. : **Ça n'apparaît pas vraiment. Vous citez Neruda et plus loin dans vos Notes et commentaires vous émettez le désir ou le souhait de faire un Chant général, ce qui est encore une référence explicite à Neruda.**

Denis Roche : C'est encore une référence à Neruda par contradiction. Neruda n'a jamais écrit

qu'une poésie militante, une littérature propositionnelle et promotionnelle (de son pays). Il dit toujours quelque chose qui est de l'ordre du contenu, pas de l'ordre d'une idée de la poésie.

D.F.-R. : **La poésie ne milite vraiment que pour la poésie quel que soit le contenu...**

Denis Roche : Les poésies de Lautréamont, oui. Les poésies de Neruda, non !

D.F.-R. : **Les poésies de Dante, pour quoi militent-elles ?**

Denis Roche : Pour la poésie, on est d'accord là-dessus. Mais la poésie de Jabès ?

D.F.-R. : **Pour diverses choses. Pour une écriture, pour la question...**

Denis Roche : Simplement pour l'idée métaphysique et religieuse. Elle ne milite pas pour un indéfini de ce qu'est la poésie.

D.F.-R. : **En vous écoutant, je me demande si, justement, la poésie n'est pas ce qui oblitère le politique...**

Denis Roche : Prenez la plus grande part de la poésie contemporaine française... Je considère que c'est une poésie militante parce qu'elle ne fait rien d'autre que de « propositionner » une exhibition du statut littéraire. C'est-à-dire : grandeur, ineffable, lenteur, solennité, oraculation, beauté. Ces poètes s'emploient à redéfinir le fait que le poète est un personnage supérieur qui parle nettement au-dessus des frondaisons, là où souffle un vent sans accrocs. Ils sont tous sortis de la cuisse de Perse. Ce qui est un tout petit peu au-dessus de la cheville ; ou ils ne cessent de jouer au Grand Tout de l'Univers. Ce qui est évidemment trop pour une cheville ou une cuisse.

D.F.-R. : Pour vous la poésie ne peut se concevoir que comme excès. Mais un excès de quoi ?

Denis Roche : Un excès d'écriture, un excès d'elle-même.

D.F.-R. : Mais c'est là une proposition à laquelle tous les poètes se rangent.

Denis Roche : La poésie est un ulcère, un bubon d'écriture. Le Christ bubonique de Grünewald. On peut retenir cette comparaison parce que les Christ pestiférés qu'on exhibait au Moyen-Âge à la foule des pèlerins avaient un double rôle. Récupérer d'une certaine manière tous les malades en les obligeant à s'identifier aux besoins religieux. Aujourd'hui, le Christ c'est l'État. Il s'invente de nouveaux bubons quoiqu'il ne puisse pas se représenter sous la forme d'un corps. Le corps a fondu. L'État est opaque, cette représentation lui est impossible, alors que l'Église, pendant des siècles, se représente comme le corps nu. À partir du moment où les États se constituent, ils engagent des artistes pour peindre les vêtements sur les corps nus des tableaux. C'est ce qu'on continue à faire maintenant. N'oublions pas que le scandale du nu en peinture apparaît avec Manet.

D.F.-R. : D'une certaine manière...

Denis Roche : Oui. Par exemple quand on demande à un créateur de s'expliquer ou quand un éditeur lui demande une préface, qu'est-ce que ça signifie ? On lui demande de poser des vêtements sur un corps nu. On lui rhabille sa *Partie de campagne* à n'en plus finir. L'homme nu est inutilisable. C'est le symbole absolu de l'individu. Pourquoi les cols blancs s'appellent-ils comme ça ?

DENIS ROCHE : Repères

Denis Roche s'adonne volontiers à des excès de langue et d'écriture. Des titres d'ouvrages et de contributions le soulignent et l'attestent : *Éros énergumène, Éloge de la véhémence, La poésie est inadmissible, d'ailleurs elle n'existe pas, Le mécrit ou Au-delà du principe d'écriture*. En 1968, il publie un recueil de citations révolutionnaires intitulé *La liberté ou la mort*. En 1972, il aborde la fiction avec *Louve basse*.

Dans son dernier livre, *Dépôts de savoir et de technique*, Denis Roche affirme se situer dans la postérité de la poésie et du roman. On peut ne pas en être persuadé. Ce livre contribuera à de nouvelles (ou à un élargissement) définitions de la poésie et du roman, ce qui en autorisera bientôt l'annexion par ceux-ci. La littérature se défend des coups qu'on lui porte par l'absorption. ; et telle œuvre qui pensait y échapper se voit désormais rangée sur ses rayons.

Denis Roche exerce de multiples activités. Il pratique la photographie après avoir traduit Pound et Olson. Membre (actif) de la revue *Tel Quel*, il l'a quittée depuis 1972. Il s'honore d'être passé de *Tel Quel* aux *Cahiers de la photographie*, qu'aujourd'hui il anime. Il dirige aux Éditions du Seuil deux collections, dont l'une est *Fiction & Cie*. Il s'y publie des auteurs de la novation. Âgé de 45 ans, il ressemble vaguement à un Danton reconverti dans l'opéra-rock. On me suggère d'ajouter qu'il est le père de trois enfants afin de contrevvenir à un certain stéréotype de l'écrivain d'avant-garde. Nous voilà prévenus à défaut d'être prémunis.

D.F.-R.

Les « cols blancs », c'est la plus belle expression de l'État. Je suis sûr que, lorsque Dassault aura été nationalisé, on demandera à un grand couturier de redessiner les costumes des hôtes de l'air. On a l'air de blaguer, là, mais on est dans le vif du sujet. Je pense qu'il est impossible d'habiller un créateur.

D.F.-R. : Pour vous, le créateur échapperait à l'uniforme ?

Denis Roche : Il échappe à toute définition autre que celle de l'individu qu'il est.

D.F.-R. : La mise en avant de cette exception et de cette insoumission, est-ce que cela ne relève pas d'une conception idéaliste, sinon idéalisée du créateur ?

Denis Roche : Elle n'est pas idéaliste. Elle est basement matérielle, fonctionnelle. Il est impossible de démentir ce que je dis. Le créateur est un être seul et ce qu'il fait ne ressemble à rien. Klee encore : « Le génie est le génie. Il est sans grâce, sans commencement ni fin. Il est procréation. Le génie ne s'enseigne pas, car il n'est pas norme mais exception. »

D.F.-R. : Vous étiez à Tel Quel, maintenant, vous voilà seul. Est-ce qu'un créateur seul peut se dire d'avant-garde ?

Denis Roche : Non ! Mais il peut continuer « d'effrayer par l'exemple ».

